

Fermer l'œil de la nuit

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Alice Kahn

PAULINE KLEIN

Fermer l'œil de la nuit



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

*La réalité est une invention
de l'écriture pour y échapper.*

JEAN FERTAIN

Titien, *Vénus d'Urbain*, vers 1538. Détail. Huile sur toile.
Florence, musée des Offices. © Raffael / Leemage, pour
l'image de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2012.

J'AI construit des trous d'air, de l'espace, des zones de non-droit, des frontières entre les parties qui composent mon intérieur. J'ai plusieurs chambres, toutes roses et rouges, luisantes et fraîches, maintenues à température stable et dans lesquelles il fait toujours noir. On passe d'une pièce à l'autre en glissant dans des vaisseaux rutilants aux parois transparentes et à travers lesquelles on peut apercevoir la vie, ailleurs, sorte d'extérieur mouvant. Les différentes pièces de mon corps sont séparées par des limites et des mots, les effets de la réalité emmagasinés dans des parties que je ne contrôle pas. J'ai des souvenirs amoureux dans le fond de l'œil, des traces de violence qu'on a portées contre moi entre les omoplates, un baiser encore imprimé à l'intérieur de la cuisse, un son gravé derrière mon oreille et qui vibre sans prévenir dans mon lobe, comme une punaise. Mes ongles poussent pour toucher plus loin mais je les coupe à temps. Je connais la forme des reins et des poumons, des ailes d'ange, celle du cœur presque noir, les trompes comme des oreilles d'éléphant, le fémur, un os à ronger, le squelette du pied, une trace de patte d'oiseau sur le sable mouillé. Il s'en passe des choses.

À la limite avec l'extérieur, au bord du contour formé par la chair, des trous laissent pénétrer l'air du dehors, le monde des autres, le monde tout court. Je me souviens que, dans la chambre où je vivais au-dessus de chez ma mère, il m'arrivait de discuter le soir, par la fenêtre, avec le fils des voisins d'en face. J'habitais au 144 bis, lui au 144. Après le dîner, je montais puis, debout sur mon lit, j'ouvrais le Velux et nous parlions à travers la cour, parfois pendant plusieurs heures. Nous nous disions des choses du haut de ce sixième étage, nous nous confiions parfois des secrets, et nos mots résonnaient dans la nuit et le vide de cette arène formée par les fenêtres des autres. La lune devait éclairer mon visage, parce qu'il me voyait sourire, ou remarquait quand je m'étais fait couper les cheveux. Quand l'heure arrivait, je me coiffais, je mettais un pull que j'aimais, j'éteignais la lumière, et j'apparaissais comme ça, sous un bon jour, dans le cadre de la fenêtre. Lui n'était qu'une ombre noire, je ne le voyais pas. Je ne me souviens pas que qui que ce soit nous ait jamais demandé de nous taire, ou de parler moins fort. Il s'appelait Sylvain. "Et s'il vient Sylvain, qu'est-ce que tu feras?" disait ma mère dont la fenêtre de la chambre donnait aussi sur la cour. Un dimanche matin, Sylvain vint, et frappa à la porte. Je me suis approchée

et j'ai regardé dans le judas. Il était affreux. Il était grand, maigre, il avait des lunettes que je n'avais jamais remarquées, ou peut-être qu'il les enlevait avant d'apparaître derrière sa fenêtre, et une chemise bleu pâle à manches courtes. On aurait dit un policier. Sylvain vint, et je ne lui ai pas ouvert. Je n'ai plus jamais ouvert ma fenêtre non plus. J'entendais de temps en temps la sienne s'ouvrir, mon prénom résonner dans la cour lorsque la nuit tombait, mais je restais allongée sur mon lit, recroquevillée contre le mur sous la fenêtre, en attendant qu'il se couche à son tour. Le jour de mon départ, je n'ai pas eu besoin de tourner la clef dans la serrure. La petite chambre était presque vide : neuf cartons sur lesquels je n'avais rien noté, de toute façon, j'allais tous les rouvrir ailleurs. Ma mère allait rester dans l'immeuble, sans doute serais-je amenée à y revenir. Ce matin-là, je descendis pour la dernière fois les escaliers partant de mon palier pour arriver dans la cour, barrer mon nom sur la boîte aux lettres, et quitter le boulevard du Montparnasse.

I

À SAISIR. Appartement composé de deux pièces, troisième étage, clair et calme, parquet, moulures, cheminées. Immeuble en PDT. En appelant, j'avais demandé : "Je vois que l'immeuble est en pomme de terre. C'est solide ça ?" L'agent immobilier avait marqué un temps d'arrêt avant de me répondre que PDT c'était pour pierre de taille. Je rigolais. Je l'ai visité le samedi matin. Il semblait pressé, il partait en vacances le lendemain. Mon dossier était complètement falsifié, mais son immeuble en pomme de terre me plaisait, l'appartement aussi. Il portait une oreillette triangulaire enfoncée dans l'oreille, et me coupait dans mon élan quand j'avancais les avantages de m'avoir comme locataire. Il répondait au téléphone en attendant quelques sonneries avant de décrocher, le temps de faire croire à je ne sais quel surcroît d'activité de quatre secondes à celui qui l'appelait et dont il scrutait le nom sur son écran un moment, tout en me présentant sa paume tendue pour me faire taire. Je me suis installée quelques jours plus tard dans un silence que l'agent immobilier m'avait longuement vanté, et qui se prolongea, puisqu'il resta longtemps le dernier invité en date. J'ai nettoyé la cheminée,

passé l'aspirateur sur le matelas proposé avec l'endroit. J'ai repeint la cuisine en jaune puis en blanc puis de nouveau en jaune. Dans le salon, j'ai planté des clous et des cadres dans lesquels j'ai figé des images qui n'ont pas de sens particulier pour moi ; juste pour décorer. Une page d'un livre que je ne lirai plus, une carte postale de Norvège pas signée, un tableau récupéré à la mort de ma grand-mère, un genre de peinture mexicaine naïve comme un dessin d'enfant, avec un arbre d'un vert vif auquel j'ai mis quelque temps à m'habituer. Rien dans la réalité ne me rappelle ce vert-là. Par la fenêtre, j'aperçois le sol de la cour pavée dont le prolongement par quatre murs en pierre sablée dessine un échantillon de ciel. L'immeuble est composé de trois bâtiments, A, B, et C, formant un carré avec un quatrième, qui devait être d'anciennes écuries, devenues aujourd'hui le local à poubelles. J'habite dans le bâtiment A, formant à lui seul un L permettant d'entrevoir l'intérieur de quelques voisins. Tout l'alphabet ou presque semble réuni dans cet immeuble puisqu'en plus des trois premières lettres et du L cité ci-dessus, viennent s'ajouter des U de vélos, un Z au sol formé par les pavés, le I des portes, le V de victoire lorsque je rentre enfin chez moi, etc. La fenêtre de mon salon donne sur un appartement vide, sans doute depuis

des mois, car j'aperçois de temps en temps un homme qui le fait visiter, toujours le même, en costume. Comme un coucou pour qui l'heure a sonné, il ouvre une des grandes fenêtres, les bras en croix, tendus puis écartés, passe la tête à l'extérieur, suivi de près par un petit groupe de gens se relayant à ses côtés, tournant le visage vers le ciel, à gauche, à droite, puis jetant un œil sur la cour, sur moi en face si j'y suis. Je pourrais dire que j'ai aménagé l'endroit pour y faire vivre Diane Toth et Claude Tissien, mais ça ne serait pas complètement vrai. Il n'y a rien de romanesque ici : un canapé et deux chaises, une petite table basse que j'ai peinte en noir, une cheminée en marbre marron sillonné de fines veines blanches et l'emplacement laissé vide pour un miroir, dont je me demande encore aujourd'hui ce qui a bien pu s'y refléter, à part cette fenêtre ouverte par intermittence pour des visiteurs qui ne s'y installent jamais. Maintenant, je connais les lattes de mon parquet et le plafond par cœur. Je n'entre dans ma chambre minuscule que pour y dormir. Je n'ai même pas de lampe, la lumière des toilettes suffit. Je me lève quand je me lève, rarement avant dix heures du matin. Plus la journée commence tard, moins elle est longue et mieux je me porte.